



« Un coin de province à Paris » : Le mythe du Paris provincial chez Paul Bourget

“An Area of Provinces in Paris”: The Myth of the Provincial Paris in Paul Bourget’s Work

Dominique Ancelet-Netter

Institut Catholique de Paris (ICP), Paris / France

d.anceletnetter@icp.fr

<https://orcid.org/0000-0001-5336-4789>

Résumé: Paul Bourget (1852-1935) a participé à l’édification du mythe littéraire d’un Paris provincial dans ses romans psychologiques et mondains de la Belle Époque. En décrivant dans le Paris de la rive gauche des « coins de province », il retrace le parcours de jeunes provinciaux partant tels des héros balzacien à la conquête de la capitale et des milieux aristocratiques du faubourg Saint-Germain. L’auteur opère un retournement du mythe littéraire de Paris qui se révèle fatal tant aux hommes victimes de ce déracinement qu’aux les femmes qui ne peuvent accéder au sous-mythe de la Parisienne. Seuls les étrangers par leur cosmopolitisme ne sont pas les victimes du parisianisme mais constituent paradoxalement l’essence de Paris.

Mots-clés: Paris provincial ; Faubourg Saint-Germain ; roman psychologique ; Mythe de la Parisienne ; cosmopolitisme ; déracinement.

Abstract: Paul Bourget contributed to the edification of the literary myth of a provincial Paris in his psychological and high-society novels taking place during the Belle Époque. Describing some provinces areas in the Paris Left Bank, he recounts the Journey of some young provincial men who, as some protagonists in Balzac’s novels, want to conquest Paris and the aristocratic class living in the Bvd Saint-Germain. The author undertakes à shift of the literary myth of Paris which turns out to be fatal for both men who are victims of this uprooting and women who cannot accède the under- allegory of the Parisienne. The foreigners thanks to their Cosmopolitism are the only ones who are not the victims of Parisianism they paradoxically represent the very essence of Paris.

Keywords: Provincial Paris; psychological novel; The Allegory of the Parisienne ; cosmopolitism; uprooting.

Les Parisiens sont plus inconsistants que
les girouettes de leurs clochers¹

Paul Bourget ([1879-1883])

Parmi toutes les variations littéraires du mythe de Paris, un Paris provincial est dépeint par touches par Paul Bourget dans ses romans psychologiques et mondains. Loin des motifs urbains, Paris serait un village composé d'une multiplicité de « coins de provinces » et peuplé de provinciales et de provinciaux, Parisiennes et Parisiens de fraîche date, comme le sont la plupart des écrivains à la charnière du XIX^e et du XX^e siècle. Très peu d'auteurs du premier XIX^e siècle sont des « vrais » Parisiens nés et ayant vécu à Paris et qui ont consacré à la capitale et à ses habitants des œuvres majeures. Baudelaire avec *Le Spleen de Paris* pour la poésie et Eugène Sue avec *Les Mystères de Paris* pour le roman en sont les exceptions. Bourget est quant à lui un jeune provincial arrivé à Paris pour devenir homme de lettres. Il écrit à Paris et sur Paris. Même si ces nombreux voyages (Italie, Liban, États-Unis, Angleterre...) le conduisent à découvrir le monde, l'auteur a instauré la Ville-Lumière comme cadre de la plupart de ses romans et nouvelles. Mais au-delà des descriptions réalistes de ces salons mondains et des dialogues des dîners en ville, Paris et sa vision mythifiée sont également chez Bourget les éléments déclencheurs d'un certain nombre d'intrigues romanesques dont le dénouement est le plus souvent fatal aux jeunes héros provinciaux qui, en voulant conquérir la capitale, s'y perdent tout en pensant exalter leurs âmes en oubliant leurs racines. Bourget prolonge ainsi par ses écrits romanesques l'esprit des œuvres de son maître à écrire, Honoré de Balzac, en suivant les contours et les détours du mythe de la province à Paris avec une pensée sous-jacente oscillant entre la description et la dénonciation du cosmopolitisme et du déracinement.

Né à Amiens en 1853, d'un père professeur puis recteur d'académie, orphelin de mère dès l'âge de cinq ans, Bourget a vécu à Strasbourg puis à Clermont-Ferrand où il a passé son enfance et son adolescence. Le jeune homme arrive à Paris pour ses études au collège Sainte-Barbe et découvre, non loin de celui-ci, sur la Montagne-Sainte-Genève, les effrois de la guerre dans la capitale au moment de la défaite de 1870 et de la Commune.

¹ Cette phrase est extraite d'un des premiers journaux intimes de Paul Bourget, *Ms français 664/1bis*, vue 4, conservés à la bibliothèque de Fels, Institut catholique de Paris.

Cet épisode le marque durablement. Il est l'un des rares auteurs français à être présent durant la Semaine sanglante et à en relater les terribles événements. Dans l'un de ses tout premiers romans, en 1886, *Un crime d'amour*, l'auteur établit une description frappante et très réaliste :

Paris, mai 1871.

Journée atroce...

Le Panthéon est rempli de poudre et va sauter [...] Et je vois la place du Panthéon durant la nuit d'hiver : les morts couchés, avec leurs pieds nus car on leur a volé leurs souliers, le crâne défoncé parce qu'on a fini de les mieux tuer à coups de crosse, les flaques de sang qui gluaient sous nos semelles... (BOURGET, 1900b, p. 157)

Michel Mansuy, le biographe de Bourget, souligne également que le jeune homme, qui a vécu tous ces événements au plus près, est particulièrement frappé voire traumatisé. Bourget l'est d'autant plus durablement qu'il donne « une foule de renseignements concordants » (MANSUY, 1960, p. 119) dans plusieurs autres romans et nouvelles comme *Recommencements* en 1897 et *La Dame qui a perdu son peintre* en 1885. L'auteur a eu pourtant une certaine empathie initiale pour la Commune et les fédérés, pourtant bien éloignée de ses futurs idéaux monarchistes, catholiques et conservateurs : « Bourget se sent en communauté d'idées avec les insurgés » (MANSUY, 1960, p. 124). Mais ses sympathies furent d'assez courte durée. « L'ardeur révolutionnaire cède donc la place au dégoût et à la tristesse » (MANSUY, 1960, p. 126) et face aux scènes de massacre, Bourget sombre dans un spleen qui influence sa vision de Paris et aiguise son appétit de conquête de la capitale par les lettres. Il n'envisage d'abord la carrière dans les lettres que par la poésie. Il publie chez Alphonse Lemerre pas moins de six recueils de poésie, se rattachant au Parnasse finissant par le groupe des Vivants (GOUDEAU, 2000). Mais son dernier recueil de poèmes paru en 1883, *Les Aveux* (BOURGET, 1887a) est étrillé par la critique et le détourne définitivement de la poursuite de son œuvre poétique. Collaborant à plusieurs revues parisiennes, dont *Le Parlement*, le jeune homme devient rapidement un critique littéraire reconnu pour ses chroniques et un auteur mondain à succès avec ses romans psychologiques. Bourget, qui commence à être introduit dans les salons parisiens, met alors en scène des personnages pour la plupart issus de la société aristocratique cosmopolite et parisienne. Il a développé ainsi un tropisme romanesque exclusif pour la rive gauche, en

particulier pour le cinquième et le sixième arrondissement. C'est d'abord le Paris de ses études au lycée Louis-le-Grand, puis au collège Sainte-Barbe, enfin le Paris des salons littéraires comme celui du 41, rue de l'Université, au domicile de Julia Daudet, épouse d'Alphonse Daudet et mère de Léon. Bourget habite d'abord rue Guy-de-Brosse, puis demeure jusqu'à la fin de sa vie au 20, rue Barbey-de-Jouy, dans le septième arrondissement. Romancier ayant eu les plus forts tirages en 1900 (LEROY ; BERTRAND-SABIANI, 1986), Bourget est introduit dans le mythique faubourg Saint-Germain. L'auteur fréquente alors assidument le Paris de la haute société, de l'Académie française et des salons antidreyfusards. En puisant dans son expérience vécue, l'auteur participe à l'édification du mythe littéraire de ce Paris qui fait signe aux provinciaux avides d'être parisiens et qui présente des similitudes avec des « coins » de leur province. Bourget retrace le parcours romanesque de ces jeunes gens de lettres qui, suivant un schéma balzacien, vont s'éloigner de leur terre natale en gagnant la capitale pour la conquérir. Pourtant, Paris se révèle être un mythe inatteignable voire un lieu de perdition ou de mort provoquée par ce déracinement, comme l'a illustré Maurice Barrès, en 1897, dans *Les Déracinés* (BROCHE, 2021) roman qu'il a dédié à son ami Paul Bourget. C'est le retournement du mythe : Paris serait fatal aux provinciaux. Bourget dresse les portraits de ces jeunes héros en décrivant et en décrivant ce parisianisme qui appartient aux provinciaux et les conduit à leur perte. Ce n'est pas Bourget, féru de ces « ces mots en -isme qui le captivent visiblement : dilettantisme, cosmopolitisme, nihilisme, pessimisme, distribuant chacun d'eux comme une identité flottante, qui se déplace d'un auteur à l'autre » (GUYAUX, 1993, p. XII) qui invente le terme de *parisianisme* mais son maître à écrire Balzac. Bourget est l'un des premiers à utiliser ce mot pour son double littéraire et héros récurrent, Claude Larcher, dans la *Physiologie de l'amour moderne* (BOURGET, 1901b). Dans le cycle romanesque que Bourget lui consacre, Claude Larcher incarne un personnage emblématique d'homme de lettre arriviste et dévoyé. Pour ce personnage de souche provinciale, le parisianisme doit se prouver et se démontrer pour faire oublier ses racines, être à la mode et prouver le dandysme et le dilettantisme qui sied aux Parisiens et séduire les femmes. À l'image de la Ville-Lumière rayonnante et dominante (ORY, 1992), la Parisienne est aussi l'incarnation d'un de ces sous-mythes édifiés par les écrivains français : elle contraste avec la provinciale, qu'elle soit tourangelle

comme dans les *Scènes de la vie de province* de Balzac ou russe comme le personnage de *La Mouette* de Tchekhov qui estime qu'en comparaison de Paris le reste de l'Europe n'est qu'une province ennuyeuse (CANCELIERI, 2013). Peintre de l'âme féminine – au point d'avoir été considéré comme un auteur féministe par les journalistes de son époque – Bourget a contribué à ces représentations stéréotypées avec la peinture de ces femmes du monde du « noble faubourg » comme l'a nommé Balzac, de ces demi-mondaines qu'il oppose aux provinciales fraîchement arrivées à Paris qui ne parviennent pas à s'assimiler contrairement aux étrangères. L'auteur de *Cosmopolis* fait également de Paris la capitale du monde pour ces étrangers qui la peuplent et la façonnent. Les premiers auteurs du discours littéraire, érigeant Paris en « capitale des signes » (STIERLE, 2001) selon le titre de Karlheinz Stierle – Goethe, Balzac, Stendhal –, sont parmi les maîtres inspirants de l'auteur du *Disciple*. Et ce sont les successeurs de Bourget, qu'ils soient amis, disciples ou confrères comme Barrès, Carco ou Colette, qui vont prolonger ce récit imaginaire sur Paris et la province, ses lieux et ses habitants en l'amplifiant. À une période de l'histoire qui a figé Paris dans sa légende, la Belle Époque (KALIFA, 2020), Bourget a esquissé quelques contours des motifs mythifiés du paradoxe Paris-Province avec des Parisiens provinciaux victimes des ravages du mythe de Paris édifié en littérature.

Goethe et Balzac sont les deux auteurs référents de Bourget qui ont posé les fondations du mythe littéraire de Paris avant même qu'il ne soit théorisé par Walter Benjamin et Roger Caillois et dans la lignée de la littérature panoramique à la française (LE MEN, 2012). L'influence de Goethe est capitale pour Bourget. Outre les nombreuses citations du poète allemand que le jeune auteur recopie scrupuleusement dans ses journaux intimes, Bourget envisage d'écrire lui aussi à l'imitation du poète allemand son *Wilhem Meister* sous le titre d'*En marche*, qui est conçu comme le roman d'apprentissage d'un jeune provincial². Pour Goethe, Paris est la capitale du monde en raison de son éclat révolutionnaire et de l'élan apporté par les Lumières au reste de l'Europe. Durablement choqué par les événements de la Commune, ce n'est pas cet aspect que Bourget retient pour ses romans. Il est fasciné par son exact opposé, l'aristocratique faubourg Saint-Germain dont il a réussi à fréquenter les salons :

² De nombreuses citations de Goethe sont recopiées par Paul Bourget par exemple dans le *Ms français 664/4*, vue 8, Institut catholique de Paris, bibliothèque de Fels.

À Paris, il y a deux faubourgs : le faubourg Saint-Germain qui ne devint qu'en 1830 le « noble faubourg » ou « grand faubourg » ou le « Faubourg », et l'autre, qu'on appelle aussi le « faubourg », qui est le faubourg Saint-Antoine, le faubourg rouge, consacré par la grande Révolution et symbolisant le peuple. (NAGLE, 1994, p. 13-36)

Portraiturant ses figures parisiennes, Bourget s'inscrit dans la littérature panoramique de Balzac au point de s'en inspirer pour le titre de sa *Physiologie de l'amour moderne* (BOURGET, 1901b). Stendhal est aussi abondamment cité par Bourget dans ses journaux intimes. Pénétré de l'opposition entre Paris et la province décrite dans *Le Rouge et le Noir* (BARDECHE, 1947), Bourget a calqué le destin de la plupart de ses héros sur celui de Julien Sorel, ce dandy devenu parisien qui s'est fracassé dans les miroirs aux alouettes de la capitale tendu par Paris et les Parisiennes.

Au fil de ses romans mondains, Bourget poursuit la description des vraies Parisiennes qui peuplent le « noble faubourg » les agglomérant déjà en une « race ». Dans *Mensonges*, l'auteur observe qu'« il y avait là des duchesses du plus pur faubourg Saint-Germain » (BOURGET, 1901a, p. 40). Par contraste, les provinciales même bien nées font bien pâle figure. Elles portent l'empreinte de leurs terres sur leurs visages, ce qui rend semblables ces aristocrates à des villageoises, et qui, comme elles, ne se rattachent au temps parisien que par l'église la plus proche et son clocher : « La comtesse de Trans et ses trois filles avaient des visages de paysanne... Leur vie parisienne consistait à entendre dès sept heures du matin une messe basse dans la chapelle privée d'un couvent » (BOURGET, 1900a, p. 17).

Dans les romans de Bourget, ici, dans *Un crime d'amour*, la provinciale, quelle que soit sa condition sociale, n'arrive généralement pas à s'acclimater ; le rejet de Paris est physiologique et « ce dont elle souffre, c'est du changement de vie. L'air de Paris, les habitudes de Paris, les gens de Paris, tout l'énerve » (BOURGET, 1900b, p. 239). Quand elle copie l'esprit parisien, l'artifice se voit : « L'ameublement de ce salon semblait presque trop neuf... On eût deviné au premier coup d'œil que cet aspect parisien avait été cherché volontairement. » (BOURGET, 1900b, p. 155). L'éclairage est encore plus cruel pour les femmes qui travaillent et l'auteur souligne les dissemblances entre ses « roses vivantes poussées dans la serre chaude de l'aristocratie européenne, et la petite provinciale de Paris au teint plombé, aux doigts fatigués par le travail, aux cheveux simplement noués,

à la tournure si modeste qu'elle en était gauche » (BOURGET, 1901a, p. 68). Et si les héroïnes parisiennes de fraîche date cèdent aux séducteurs parisiens, elles finissent abandonnées, enceintes et poussées à avorter comme Julie Monneron dans *L'Étape* : « Paris l'avait désorientée, par le mirage de la vie de luxe et de plaisir, enfantinement convoitée aussitôt qu'aperçue » (BOURGET, 1911, p. 213). Bourget, dans *Un cœur de femme*, note que seules les Parisiennes possèdent l'art et la manière pour tout ce qui est parisien : « Les Parisiennes ont le goût pour organiser de ces petits déjeuners à la fois clandestins et innocents dont tout leur plait. » (BOURGET, 1901c, p. 351). Bourget moraliste se montre bourgeois avant l'heure... Comme ses héros masculins, l'auteur a subi l'attraction forte du faubourg Saint-Germain mais aussi celle d'un Paris tourbillonnant et festif tout en étant le narrateur conscient de cette image maquillée :

Il était fasciné, par avance, de cette société plutôt riche qu'aristocratique et plutôt européenne que française, qui tient le haut du pavé dans le Paris des fêtes et du plaisir, une idée si prestigieuse et si parfaitement fausse, qu'il demeurerait tout à la fois ravi et déconcerté de cette réalisation d'un de ses plus anciens songes. (BOURGET, 1901a, p. 48)

Paris pour les provinciaux est donc à la fois un mythe trompeur et inatteignable, malgré les apparences et une affabulation dangereuse pour ces « naturalisés parisiens » comme se désigne Jules Vallès qui pourtant ne rêve pas de faubourg Saint-Germain mais de lendemains qui chantent (BELLET, 1990). Dans *L'Étape* en 1902, le romancier défend l'opinion conservatrice et traditionaliste de la nécessaire et lente accession des familles dans l'échelle sociale. On ne peut « brûler l'étape », fût-ce par mérite personnel, car celui-ci « n'est fécond et bienfaisant que lorsqu'il devient le mérite familial » (PLONCARD, 1978). Dans ce roman à thèse, Joseph Monneron, personnage provincial de professeur laïc, progressiste et républicain qui a réussi à se hausser à une place dans un lycée parisien prestigieux du Quartier Latin a contrarié par son ascension trop rapide le destin de ses trois enfants. Seul le fils cadet Jean va être sauvé par sa conversion, guidé par un collègue de son père dont il va épouser la fille, un professeur éminent et un Parisien de vieille tradition catholique et monarchiste (ANCELET-NETTER, 2019). Par la faute de son père, Antoine Monneron sera perdu tout comme sa sœur

pour avoir cru au mirage du mythe de Paris en cédant aux manières et au langage qu'il croit parisiens par appétit du luxe et de la mode :

C'était une de ses habitudes d'opposer aux enthousiasmes de son père des axiomes de misanthropie gouailleuse qu'il croyait « bien parisiens » et qu'il débitait du haut de sa somptueuse cravate, en assurant dans son œil droit un monocle qu'aucune faiblesse de vue ne justifiait et qu'il attachait, par imitation du portrait d'un des derniers rois de la mode. (BOURGET, 1911, p. 57)

Ses ambitions tapageuses et parisiennes feront de lui un escroc qui est conduit à sa perte. Héros récurrent des premiers romans d'analyse de Bourget entre 1886 et 1891, Claude Larcher préfigure cette destinée édifiante. Il va lui aussi être conduit vers la mort pour avoir brûlé les étapes et quitté sa province. Double littéraire de Bourget, ce personnage d'écrivain dandy et dilettante est le prête-nom de Bourget. C'est lui qui « cherchait ainsi à se prouver son parisianisme. Il avait eu [...] de passagères prétentions à la vie élégante ». Si l'on suit la définition du *Trésor de la langue française*, le parisianisme est l'ensemble des comportements, défauts et qualités, prêtés aux Parisiens ou des caractéristiques censées être celles de la vie (mondaine) parisienne. C'est Balzac qui a créé ce néologisme sous la forme *parisiénisme*. Le héros très balzacien de Bourget va en mourir. À la mort de Claude Larcher, le narrateur se rend sur sa tombe dans le village auvergnat de Saint-Saturnin, « à l'ombre du clocher que ses pères avaient eu la sagesse de ne jamais quitter... "Naître, vivre et mourir" dans la même maison. Ah ! le vers profond, le vers divin de Sainte-Beuve » (BOURGET, 1901b, p. 596). Cette *Physiologie* s'achève sur une médiation sur le destin du héros « fils de braves bourgeois » (BOURGET, 1901b, p. 599) qui s'est perdu corps et âme à Paris. Bourget décrit souvent ses héros comme victimes de cette intoxication littéraire qu'il a théorisée (PROULX, 2011) et qui les conduit à se perdre à la capitale en croyant la gagner. Dans cette même *Physiologie de l'amour moderne* (BOURGET, 1901b), l'auteur considéré comme « féministe » en son époque dresse également un portrait très sarcastique de ces femmes, qui, comme Emma Bovary, ne vivent que de romans et rêvent que de Paris et du grand monde :

3°. La littéraire. Vous trouverez cette variété surtout en province. Elle se rencontre aussi à Paris, en particulier depuis que le goût des auteurs étrangers a commencé de se répandre et que la maladie du roman russe a fait ses premiers ravages. (BOURGET, 1901b, p. 401)

Dans ce passage plutôt drôle de la *Méditation VII*, Bourget moque ces nouvelles femmes savantes qui suivent des modes « à la Sully-Prudommiste [...] à la Coppéienne [...] à la Goncourtiste qui vous écrit avec des néologismes qu'elle ne comprend pas et prépare pour vous recevoir une robe de chambre japonaise achetée au Bon Marché » (BOURGET, 1901b, p. 401). Le parisianisme frappe aussi les femmes, dans tous ces excès, et il emprunte, pour les Parisiennes les détours de la littérature étrangère comme les atours d'autres cultures. N'est pas effectivement Parisienne qui veut :

Il y a des voyageuses de tout ordre, depuis la roturière qui veut entrer dans le faubourg Saint-Germain, grâce à l'appui d'un grand seigneur, jusqu'à la femme d'employé qui se sert d'un député pour procurer à son mari la place de sous-chef, sans parler de la petite cocotte qui flatte un viveur sénile pour être invitée à des dîners avec de grandes impures. (BOURGET, 1901b, p. 404)

Bourget, en tant que fin observateur de la vie parisienne et en sa qualité de romancier psychologique, est à même de retracer toutes les nuances de ce sous-mythe littéraire édifié par ses prédécesseurs : celui du personnage fantasmé de la Parisienne. L'une de ses expressions sublimées est incarnée en 1900 par celles que l'on appelait indifféremment demi-mondaines, courtisanes, grandes horizontales (RICARD, 2014). Le tout premier héros parisien de Bourget, André Cornelis, place sur le même plan les femmes du monde et les cocottes : « La galanterie demi-mondaine ne vaut pas mieux que l'autre. Les femmes du monde sont intolérables de mensonges, de prétention et de vanité » (BOURGET, 1887b, p. 95). Comme le signale l'historien Pascal Ory, « Paris est une femme, et la Parisienne en est l'avatar le plus éclatant » (ORY, 1992). Le monde et le demi-monde se côtoient dans ce Paris de la Belle Époque dont Bourget contribue à l'édification du mythe avec sa nouvelle *Gladys Harvey*, parue en février 1888 et recueillie en 1889 dans *Pastels* (BOURGET, 1889). Le modèle de son héroïne est bien connu, c'est Laure Hayman (1851-1932) qui a été la maîtresse de l'auteur comme celle de Guy de Maupassant et du grand-oncle maternel et du père de Marcel Proust... bien avant que l'auteur d'*À la recherche du temps perdu* ne l'immortalise sous les traits d'Odette de Crécy. Laure Hayman aurait offert un exemplaire de *Gladys Harvey* relié dans un de ses jupons à Proust avec cette mise en garde : « Ne rencontrez jamais une Gladys Harvey » (ERMAN, 2013). Gladys Harvey « a du sang

nègre » (BOURGET, 1889, p. 25), elle est créole comme la maîtresse de Baudelaire, Jeanne Duval et « cette origine créole est aussi reconnaissable à toutes sortes de traits d'une grâce très personnelle » (BOURGET, 1889 p. 26). Cet exotisme l'éloigne autant que de possible de la province et des origines provinciales. Il renforce sa qualité d'étrangère que l'héroïne doit cultiver pour demeurer parisienne et attirante, le narrateur méprisant définitivement les provinciales de Paris et celles qui s'en rapprocheraient, surtout quand elles sont demi-mondaines :

Gladys Harvey ouvreuse dans un théâtre, ou Gladys Harvey avec de petites rentes parmi des chats, des chiens, et dans un peignoir de flanelle, ou Gladys Harvey jouant la dévote en province, aucune de ces perspectives ne m'attire. (BOURGET, 1889, p. 49)

Gladys Harvey pourrait se muer, si elle n'y prend pas garde, dans l'antithèse de la Parisienne, la vieille fille provinciale confite en dévotion et percevant ses rentes. Bourget dans sa *Physiologie de l'amour moderne*, (BOURGET, 1901b), calquée sur la *Physiologie du mariage* de Balzac empile les clichés sur les femmes aspirantes Parisiennes sans y parvenir en les cataloguant. Par contraste, dans les romans cosmopolites de Bourget, les étrangers et les étrangères sont plus parisiens que les Parisiens et que les natifs de province. La nouvelle *Gladys Harvey*, présentée comme un « récit de Claude Larcher » (BOURGET, 1889 p. 3), est l'occasion d'aligner les poncifs sur les provinciaux et d'enfoncer le clou sur la désuétude de la province à Paris par différence avec « le faubourg Saint-Germain, [qui] quoi qu'en puissent penser les railleurs, existe encore. Il est seulement un peu plus « noble faubourg » qu'autrefois par réaction » (BOURGET, 1889, p. 4). Quand Bourget brosse le portrait de ces personnages de viveurs, il raille particulièrement « l'étudiant riche, venu de province pour entrer en corruption comme on entraît autrefois en religion » (BOURGET, 1889, p. 8) et « un étranger en train de se naturaliser parisien » (BOURGET, 1889, p. 5). Cette expression est un emprunt hypertextuel à Jules Vallès qui se désigne ainsi (BELLET, 1990). Même si le Paris de Bourget est bien différent de celui populaire et révolutionnaire de Vallès, tous les deux sont peuplés de provinciaux et d'étrangers. Les vrais « natifs » du Paris romanesques sont assez rares dans tous les milieux. Par exemple, l'un des disciples de Bourget, Francis Carco, décrit le milieu interlope de ce Montmartre du plaisir avec

ses filles des rues qui viennent de la campagne comme leurs souteneurs sont corses. Bourget a vu dans cet auteur l'un de ses continuateurs dans le roman psychologique et s'est démené avec Barrès pour lui faire obtenir le grand prix de roman de l'Académie française pour *Jésus-la-Caille* en 1914 (ANCELET-NETTER, [2020]). L'abbé Mugnier, l'abbé mondain de la Belle Époque et le confesseur du Tout-Paris, en témoigne dans son *Journal* en soulignant le paradoxe (MUGNIER, 1985). Contrairement aux autochtones provinciaux, qu'ils soient de noble extraction ou d'origine populaire, les étrangers sont une constituante essentielle et mythique de Paris et l'exportent par leur cosmopolitisme :

Ces deux jeunes gens de la meilleure noblesse d'Italie, tous deux très intelligents, très loyaux et très bons, appartenaient à cette classe particulière qui se rencontre à Vienne, à Madrid, à Pétersbourg comme à Milan et comme à Rome, de clubmens étrangers hypnotisés par Paris [...] Et quel Paris ! (BOURGET, 1894, p. 522)

Paris ne serait constitué que d'étrangers à la Ville-Lumière mais ce sont eux qui confèrent à Paris son caractère si parisien mais qui a des allures de province par l'emploi du mot « coin » : « Dans ce café de la rue Royale, l'un des coins les plus parisiens de Paris, quoiqu'il soit rempli d'Anglais ou peut-être parce que... » (BOURGET, 1894, p. 522). Paris dans les romans de Bourget est aussi une saison. La capitale est pour tous la ville du plaisir évanescant et n'est jamais autant elle-même que l'été : « Quel charmant et coquet Paris d'été... Un rien de brise frissonnait dans les feuilles vertes des Champs-Élysées... C'était une de ces lumières qui rendent jolies toutes les femmes et gaies toutes les maisons » (BOURGET, 1901b, p. 257).

Paris assimile ainsi l'essence de cette saison plutôt campagnarde avec la « brise » et « les feuilles vertes » et l'absorbe dans ses plaisirs. Les étrangers comme les provinciaux en font partie tout en étant capturés sous couvert d'amusement :

C'était un de ces soirs de commencement d'été à Paris où il flotte dans l'air comme une vapeur de plaisir. Les Parisiens et les Parisiennes qui sont demeurés en ville, y sont demeurés pour s'amuser. Étrangers ou provinciaux, les hôtes de hasard ne sont pas ici pour un autre motif. (BOURGET, 1889, p. 20-21)

Mais c'est avec le mythe du Paris provincial que Bourget se montre paradoxal dans l'admiration comme dans la dénonciation de cette attractivité incontrôlable de la capitale. Le premier chapitre de *Mensonges* s'intitule « Un coin de province à Paris » (BOURGET, 1901a, p.5) et marque par son titre même l'un des thèmes chers à Bourget : le déracinement social et géographique qui conduit à brûler les étapes de l'ascension sociale et permet à l'auteur une réfutation d'un Paris des écrivains devenus parisiens, ces mauvais maîtres pour des jeunes disciples frais émoulus de leur province. Le deuxième chapitre indique en écho par son titre que les personnages sont des « âmes naïves » (BOURGET, 1901a, p. 17). On y retrouve aussi le tropisme de l'auteur pour le cinquième et le sixième arrondissement et cette fascination pour le faubourg Saint-Germain. « L'action de *Mensonges* se situe dans le périmètre de l'Institut catholique de Paris, fondé en 1875, entre le domicile du héros et de ses proches rue Coëtlogon et l'institution Saint-André, rue Cassette » (ANCELET-NETTER, 2019). Elle est dirigée par l'ange gardien de la famille, la figure tutélaire d'un prêtre catholique, l'abbé Taconet qui est aussi le porte-voix moraliste de l'auteur. Le début du roman offre une description très précise de ce Paris provincial, pourtant situé au cœur du sixième arrondissement si cher à l'auteur :

Le cocher, peu habitué à ce coin provincial de Paris, se prit à regarder, comme son client le faisait lui-même, cette entrée d'une rue vraiment excentrique, bien qu'elle fût située sur le bord du faubourg Saint-Germain. Mais à cette époque, – en 1879 vers le commencement de février – cette rue Coëtlogon qui joint la rue d'Assas à la rue de Rennes, présentait encore la double particularité d'être close par une grille, et la nuit, d'être éclairée par une lanterne suspendue, suivant l'ancienne mode, à une corde transversale. (BOURGET, 1901a, p. 22)

Cette enclave de la province dans Paris « excentrique » à tous les sens du terme est pourtant contiguë du faubourg Saint Germain. Elle est destinée à défendre symboliquement dans sa clôture les héros des tentations parisiennes tout comme la proximité des couvents et des églises est sensée former une sorte de cercle magique – quoique catholique – et protecteur : « Je n'entends que les sonneries des cloches d'un couvent qui est tout auprès, et la rumeur de Paris, si loin, si loin. » (BOURGET, 1901a, p. 145).

Et quand dans le chapitre final de *Mensonges*, l'abbé Taconet accuse les écrivains à la mode d'avoir armé le bras pour le suicide de René Vincy, il fait passer intentionnellement Claude Larcher devant la croix surplombant la porte du couvent des Carmes, rue de Vaugirard, où est situé l'Institut catholique de Paris. (ANCELET-NETTER, 2019)

Le lieu de culte catholique forme alors le point d'attache se confond avec ce « coin » de province à Paris. La géographie romanesque parisienne bourgetienne moraliste s'organise autour des églises des couvents, symbolisant le retrait du monde, mais aussi d'îlots déserts dans la ville peuplée et agitée, semblables aux endroits les plus reculés de province : « C'était un coin, à cette heure-là et au milieu de Paris, plus abandonné qu'une salle de musée de province » (BOURGET, 1901a, p. 145). La province ainsi désignée comme un « coin » est aux antipodes du centre de Paris qui est aussi le centre du monde. Dans cette comparaison avec une salle de musée de province, il est aussi possible de déceler une allusion hypertextuelle aux salles peuplées du musée du Louvre où Zola, que Bourget admire (VOISIN-FOUGÈRE, 2004), fait déambuler la noce parisienne et populaire de Gervaise dans *L'Assommoir*. Un Paris peuplé s'oppose aux villes vides du reste du territoire français par le jeu des comparaisons bourgettienes. La notion d'abandon associée à la province sous la plume de l'auteur en devient un quasi-synonyme sous la plume de Bourget :

Sur la portion de trottoir d'une rue perdue, celle de Jussieu, qui fait face à la rue Guy-de-la-Brosse. A ce moment, ces deux rues, situées entre le vieux jardin des Plantes et l'Entrepôt des vins, sont, en effet, aussi désertes qu'une place abandonnée de province. (BOURGET, 1887b, p. 309)

L'auteur réserve ainsi un traitement particulier au quartier du jardin des Plantes qu'il a bien connu puisqu'il y a habité dans sa jeunesse (MANSUY, 1960). Un des plus célèbres personnages des romans bourgetiens, Adrien Sixte, le mauvais maître du *Disciple*, est implanté dans ce « coin de province ». Sa première apparition dans un roman est associée à ce quartier parisien, certes moins prestigieux et parisien que le Quartier Latin, mais situé cependant sur la rive gauche. Dès la *Physiologie de l'amour moderne*, le héros-narrateur s'interroge : « Si j'allais consulter le fameux Adrien Sixte... j'arrive à savoir que le psychologue demeure rue Guy-de-La-Brosse, près

du Jardin des Plantes. » (BOURGET, 1901b, p. 467-468). Le narrateur dans *Le Disciple* en 1889 insiste et précise les contours du quartier :

Il convient d'ajouter tout de suite que cette rue Guy-de-la-Brosse qui va de la rue de Jussieu à la rue de Linné, fait partie d'une véritable petite province bornée par le Jardin des Plantes, l'hôpital de la Pitié, l'entrepôt des vins et les premières rampes de la Montagne-Sainte-Genève. (BOURGET, 2010, p. 58)

Bourget choisit ses mots. À l'image de la province pourtant proche du très parisien Quartier Latin, ce coin de Paris est vide, triste, petit et borné comme le philosophe qui l'habite. Et c'est dans cet espace rétréci que le narrateur se moque de la promenade kantienne de ce mauvais maître athée et positiviste qu'est Adrien Sixte. Hippolyte Taine s'est reconnu avec désarroi dans ce portrait à charge (BOURGET, 2010). Un même mimétisme s'instaure entre ces coins de province à Paris et les personnages qui les habitent, tous ces provinciaux qui n'arriveront jamais à s'assimiler. Par contraste, comme les étrangers sont la quintessence de Paris, le jardin du Luxembourg se fait italien et charmant à leur image :

L'allée du jardin du Luxembourg où Jean Monneron se tenait aux aguets était située dans la partie de ce vaste enclos qui a le plus changé depuis ces dernières années, à l'angle de la rue d'Assas et de la rue Auguste-Comte... le vieux jardin, dessiné par De Brosse, n'en garde pas moins, même dans ses morceaux les plus défigurés, je ne sais quel charme italien... (BOURGET, 1911, p. 5-6)

Barrès à la suite de Bourget est allé jusqu'à conférer un statut de terre natale au jardin du Luxembourg et a écrit dans *Les Déracinés*, premier volume du *Roman de l'énergie nationale* qu'« il est pour les Parisiens nés sur la rive gauche une patrie qui se prolonge dans le passé » (BROCHE, 2021, p. 216). Pour Barrès, le déracinement n'est pas seulement géographique. Il est aussi moral et existentiel et en ce sens condamnable. Barrès, par son originalité, précède et poursuit son aîné et son mentor en littérature. Si Bourget, dans ses romans psychologiques, continue à enchaîner les sous-mythes voire les poncifs éculés du Paris des plaisirs, des fêtes, des salons et de l'aristocratie qui n'est parisienne que parce que cosmopolite, il contribue à l'édification du mythe d'un Paris qui tout en semblant provincial et peuplé de provinciaux les fait courir à leur perte par ce déracinement géographique

et sociétal voire idéologique. Le Paris même provincial est aussi la ville des déracinés qui sont non seulement dépayés mais aussi coupés de leurs ancêtres et de la force de leurs traditions et de leurs valeurs. La perte de repères est amplifiée par Barrès avec l'idée-même de la patrie. Paris devient alors la seule patrie possible des provinciaux, mais en les attirant, la capitale les détourne de leur pays en vidant le concept de son sens. Barrès, alors jeune auteur inconnu, va en faire le sujet principal de son roman, qu'il dédie à son ami Paul Bourget. Le « Prince de la jeunesse » a porté à son paroxysme la théorie des déracinés dans le roman homonyme face à ce Paris qu'ils ne peuvent s'approprier et qui va les engloutir :

De toute cette énergie démultipliée, ces provinciaux crient « À Paris ! ».
Paris ! ... Le rendez-vous des hommes, le rond-point de l'humanité !
C'est la patrie de leurs âmes, le lieu marqué pour qu'ils accomplissent leur destinée. N'empêche qu'ils sont des petits garçons de leur village.
(BROCHE, 2021, p. 38)

Conduits par leur professeur de philosophie Paul Bouteiller, mauvais maître à l'image d'Adrien Sixte dans *Le Disciple* de Bourget, ces jeunes gens vont vivre une expérience tragique, démontrant qu'au-delà du pittoresque, le mythe de Paris est un leurre où l'on meurt :

Déraciner ces enfants, les détacher du sol et du groupe social où tout les relie, pour les placer hors de leurs préjugés dans la raison abstraite, comment cela ne générerait-il, lui, qui n'a pas de sol, ni de société, ni, pense-t-il, de préjugé ? (BROCHE, 2021, p. 24)

Barrès en ce sens surpasse Bourget dans la dénonciation du miroitement de Paris dans ses romans. La perte de repères des jeunes provinciaux est doublement causée par la fascination usurpée de la Ville-Lumière et l'attractivité de la méritocratie républicaine vantée par Bouteiller, qui en allant du professorat à la politique est le seul dans ce roman d'apprentissage à s'en sortir. Et c'est l'auteur des *Déracinés* qui met le pied à l'étrier du journalisme parisien à une jeune provinciale, Colette. L'auteure de la série des *Claudine* parue entre 1900 et 1902 (COLETTE, 1984a) – années où Bourget est au faîte de sa gloire littéraire – a bien connu Barrès. C'est lui qui a publié dès 1895 ses premières chroniques (signées Colette Gauthier-Villars) dans son journal *La Cocarde*. Sous le pseudonyme

d'Eddy, elle publie aussi « Lettre d'une provinciale », le 18 novembre 1899, dans *La fronde* de Marguerite Durand, (ROBERT, 2018) ce qui démontre la constance du regard « provincial » assumé de Colette sur Paris dès ses premiers écrits. Car s'il est un écrivain qui a magnifié et exalté le mythe d'un Paris provincial dans la première moitié du XX^e siècle, c'est bien Colette, provinciale elle-même qui n'a jamais renié ni son accent ni ses origines bourguignonnes. Alors épouse de Willy (Henri Gauthier-Villars), elle fut l'un des personnages les plus en vue du Paris de la Belle Époque. Sa première notoriété est due à son mari, journaliste de renom, et au succès des *Claudine*, avec son personnage de jeune provinciale qui, comme Colette, découvre le monde parisien des salons, des lettres et du journalisme tout en se languissant après la campagne et ses bois et ses champs... Mais Colette n'a plus jamais vécu en province après son premier mariage sauf dans ses résidences secondaires de Bretagne ou de Saint-Tropez. La plus parisienne des écrivaines régionales magnifie cependant le Paris provincial dès ses exordes : dans les romans parisiens de la série des *Claudine* elle cite Bourget tout en parodiant son style (ANCELET-NETTER, 2020). Elle rejoint Bourget sur au moins deux *topoi* dès ses premières œuvres : Paris n'est sublimé et mythifié que par le regard des étrangers ; la Parisienne est le summum de la femme et de la féminité. Dans *Claudine en ménage* en 1902, troisième opus de la série des *Claudine* paru la même année que *L'Étape* de Bourget, le personnage de Rézi, l'amante de Claudine, en témoigne dans un passage très baudelairien :

Elle est née à Paris et l'aime en étrangère ; passionnée des odeurs froides et douteuses, de l'heure où le gaz rougit le crépuscule bleu, des théâtres et de la rue... Nulle part, Claudine, les femmes ne sont plus jolies qu'à Paris... C'est à Paris que se voient le plus attachantes figures de beauté finissante, des femmes de quarante ans, maquillées et serrées avec rage, qui ont conservé leur nez fin, leurs yeux de jeune fille et qui se laissent regarder avec plaisir et amertume... (COLETTE, 1984a, p. 441)

Colette a exalté puis retourné le mythe du Paris provincial jusque dans ses œuvres les plus tardives, au point de faire disparaître et de nier l'existence même de la capitale. Dialectique étonnante pour un auteur qui refuse de théoriser sur l'écriture romanesque à la différence de Bourget. Il n'est de province que de Paris, ou plutôt selon Colette, Paris n'existe pas.

Le mythe littéraire de la capitale est alors renversé, Paris ne serait qu'une création imaginaire dont la réalité est faite d'une multiplicité de provinces ce qui ne serait pas alors destructeur mais sauveur :

À quel moment ai-je découvert que Paris n'existait pas, qu'il n'était qu'un amalgame de provinces liées par le plus ténu des fils conducteurs, qu'il m'était loisible d'y reconstituer la mienne ou toutes celles que mon imagination choisirait d'y délimiter ? C'est de là que me vint le salut. J'y ai, si je compte bien, déménagé quatorze fois, ce qui est beaucoup même pour une vie déjà longue. Mes amis ne s'y trompent pas. « Ah, vous avez encore trouvé une province ? » me disent-ils à chaque fois... Sur quoi je fais l'œil faussement modeste, le menton rengorgé du collectionneur... Oui, j'ai trouvé encore une province, dans Paris où il y en a sinon pour tout le monde, du moins pour ceux qui prennent la peine de la chercher. Trouvé ? Et pourquoi pas retrouvé ? Le cœur recommence. Soixante ans de Paris n'ont pas fait de moi autre chose qu'une provinciale en quête, sur vingt arrondissements et deux rives de fleuve, de sa province perdue... (COLETTE, 2014, p. 22)

Dans un de ses derniers textes, Colette laisse à penser que Paris ne serait qu'une succession de ces « coins de province » bourgettien. Colette se garde pourtant de toute pensée ou idée sur le roman, la seule théorie ou poétique qu'elle donne à entendre est dans un article du *Figaro* du 30 octobre 1937 intitulé *Mes idées sur le roman* (COLETTE, 1984b, p. 1841). Tout au long de sa carrière littéraire, Colette a refusé d'être agrégée à un quelconque mouvement de pensée et estime qu'elle n'a pas d'idées théoriques ni philosophiques et ne souhaite pas se mêler de politique, ce qu'elle explique dans une interview menée par Walter Benjamin en 1927 (BONAL ; MAGUET, 2011). Mais l'auteure reprend cependant l'un des grands thèmes du déracinement, cher à Bourget et à Barrès, du retour à la terre et aux racines provinciales consolatrices pour l'héroïne de son ultime roman éponyme paru en 1941, *Julie de Carneilhan* (COLETTE, 1984b). Comme Claudine, Julie est l'un de ses doubles littéraires dont les initiales inversées sont celles de son nom d'épouse entre 1913 et 1923, Colette de Jouvenel. Cette héroïne aristocrate déchu et trompée par son ex-mari retrouve d'abord de façon prémonitoire un coin de province vide à la Bourget au cœur de Paris : « Julie planta ses incisives dans le croissant, balaya d'un regard optimiste la place Clichy du mois d'août, poussiéreuse et négligée

comme un rond-point de province » (COLETTE, 1984b, p. 293) avant de retourner définitivement au pays natal de ses ancêtres.

Colette serait alors aussi moraliste que Bourget en signifiant par ce retour salutaire aux sources de la province nourricière à la veille de la Seconde guerre mondiale que les héros comme les héroïnes après s'être brûlés jeunes les ailes au mythe icarien de la Ville-Lumière ne peuvent qu'en repartir ou en mourir. Le mythe littéraire de Paris auquel se sont heurtés les jeunes provinciaux du schéma balzacien se dissout aussi dans les fictions autoritaires de Barrès et de Bourget au début du XX^e siècle avec le concept du déracinement (LAVILLE, 2020). Et en glorifiant et mythifiant la province française face à la capitale, Colette peut se montrer aussi conservatrice que Bourget et Barrès. À propos des *Déracinés*, Ory note que « directement affronté au mythe positif dominant, le contre-mythe négatif de la capitale se contente, assez logiquement, d'en inverser les signes » (ORY, 1992, p. 121-140). Dans ses romans d'analyse psychologique, mais aussi dans ses romans à thèse plus tardifs, Bourget a développé les variations du mythe d'un Paris provincial qui se nicherait dans ces « coins de province », ces morceaux de Paris désert et contrasté face à la vie et au mouvement d'un Paris moderne, celui des boulevards et des fiacres, des cafés et des salons mondains, des femmes de grande et de petite vertu, de l'évanescence tourbillonnante de l'atmosphère parisienne face à la lourdeur, au poids et au silence de la province. Bourget ne s'est pas contenté de participer au mythe littéraire de Paris comme antithèse de la province. Il a fait des provinciaux des personnages victimes de leur parisianisme ou inadaptables à Paris, à la différence des étrangers. Leur cosmopolitisme participe de l'essence mythique du Paris aristocratique du faubourg Saint-Germain. Et seules les étrangères peuvent magnifier ce mythe de la Parisienne en cours de cristallisation à la Belle Époque, contrairement aux provinciales de noble extraction, qui restent inamovibles, à l'abri de leurs clochers, mêmes parisiens.

Références

ANCELET-NETTER, Dominique. *Au maître, au confrère, à l'ami, florilège d'envois à Paul Bourget*. Paris : Bibliothèque Numérique, [4 abr. 2020]. Disponible sur : https://bibliotheque-numerique.icp.fr/expositions?father_id=8610. Accès en : 14 juil. 2022.

ANCELET-NETTER, Dominique. Paul Bourget avant et après *Le disciple*, figure du professeur et de l'élève dans *Mensonges* et *L'Étape*. *Quêtes littéraires*, Lublin, n. 9, p. 67-76, 2019.

BARDECHE, Maurice. *Stendhal romancier*. Paris : Table ronde, 1947.

BROCHE, François. Préface. In : BARRÈS, Maurice. *Les déracinés*. Paris : Bartillat, 2021. p. I-XV.

BELLET, Roger. Jules Vallès et Paris : le provincial naturalisé parisien. *Cahiers de l'AIEF*, Paris, v. 42, p. 47-61, 1990.

BONAL, Gérard ; MAGUET, Frédéric. *Colette*. Paris : Cahiers de l'Herne, 2011.

BOURGET, Paul. [*Journaux intimes*]. Paris : [s.n.], [1879-1883]. Situé dans : Institut Catholique de Paris, Bibliothèque de Fels, Ms. français 664/1bis, vue 4.

BOURGET, Paul. *Œuvres de Paul Bourget : Poésies, 1876-1882 ; Edel ; Les Aveux*. Paris : Alphonse Lemerre, 1887a.

BOURGET, Paul. *André Cornélis*. Paris : Alphonse Lemerre, 1887b.

BOURGET, Paul. *Gladys Harvey : pastels (dix portraits de femmes)*. Paris : Alphonse Lemerre, 1889.

BOURGET, Paul. *Cosmopolis*. Paris : Alphonse Lemerre, 1894.

BOURGET, Paul. Cruelle énigme. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1900a. t. 1, p. 5-128.

BOURGET, Paul. Un crime d'amour. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1900b. t. 1, p. 133-291.

BOURGET, Paul. Mensonges. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1901a. t. 2, p. 5-304.

BOURGET, Paul. Physiologie de l'amour moderne. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1901b. t. 2, p. 315-602.

BOURGET, Paul. Un cœur de femme. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1901c. t. 3, p. 245-501.

BOURGET, Paul. *L'Étape*. In : BOURGET, Paul. *Œuvres complètes*. Paris : Plon-Nourrit, 1911. t. 7, p. 5-368.

BOURGET, Paul. *Le disciple*. Paris : Librairie générale française, 2010.

CANCELLIERI, Fabio. *La représentation de Paris dans la Littérature Parisienne, Entre Mythe et Réalité*. 2013. 179 f. (Professeur-candidat au Lycée de Garçons Esch) - Lycée de Garçons Esch, Esch-sur-Alzette : 2013.

COLETTE, Sidonie-Gabrielle. Claudine en ménage. In : PICHOIS, Claude. *Œuvres complètes* Paris : Gallimard ; Bibliothèque de la Pléiade, t.1, 1984a.

COLETTE, Sidonie-Gabrielle. Julie de Carneilhan. In : PICHOIS, Claude. *Œuvres complètes* Paris : Gallimard ; Bibliothèque de la Pléiade, t.4, 1984b.

COLETTE, Sidonie-Gabrielle. Captive de Paris. In : MAGET, Frédéric. *Les peintres témoins de leur temps*. Paris : L'Herne, 2014.

ERMAN, Michel. *Marcel Proust : une biographie*. Paris : Table Ronde, 2013.

KALIFA, Dominique (éd.). *Les noms d'Époque : de la « Restauration » à « années de plomb »*. Paris : Gallimard, 2020.

GOUDEAU, Émile. *Dix ans de vie de bohème*. Paris : Hachette, 2000.

GUYAUX, André. Préface. In : BOURGET, Paul. *Essais de psychologie contemporaine*. Paris : Gallimard, 1993, p. VII-XXIII.

LAVILLE, Béatrice. *Une politique des fictions autoritaires : les voies de Zola, Barrès, Bourget*. Bordeaux : Presses universités de Bordeaux, 2020.

LE MEN, Ségolène. *La littérature physiologique-sociopoétique d'un genre panoramique (1830-1845)*. Paris : Classiques Garnier, 2012.

LEROY, Géraudi ; BERTRAND-SABIANI, Julie. *La vie littéraire à la Belle Époque*. Paris : Presses universitaires de France, 1986.

MANSUY, Michel. *Un moderne, Paul Bourget : de l'enfance au Disciple*. Paris : Les Belles Lettres, 1960.

MUGNIER, Abbé. *Journal (1879-1939)*. Paris : Mercure de France, 1985.

NAGLE, Jean. *Luxe et Charité*. Paris : Librairie académique Perrin, 1994.

ORY, Pascal. Le mythe de Paris, Ville-Lumière, dans les années 1900. In : MILZA, Pierre (éd.). *La Puissance française à la « Belle Époque » : mythe ou réalité ?*. Paris : Éditions Complexe, 1992. p. 125-141.

PLONCARD, Jacques. Paul Bourget ou le traditionalisme par positivisme. In : PLONCARD, Jacques. *Les Doctrines du Nationalisme*. Chiré-en-Montreuil : Éditions de Chiré, 1978. p. 11-28.

PROULX, François. De nouveaux et étranges éducateurs : dangers de la lecture et remèdes littéraires, 1883-1914. *Culture & Musées*, Marseille, v. 17, n. 1, p. 21-40, 2011.

RICARD, Jean-Pierre. Paul Bourget, la Parisienne et les autres. In : Colloque International Pluridisciplinaire la Parisienne, du Second Empire aux Années Folles, Angers, 2014. *Anais [...]*. Angers : Université d'Angers, 2014.

ROBERT, Sophie. Colette journaliste. *Gallica*, [s.l.], 4 mars 2018. Disponible sur : <https://gallica.bnf.fr/blog/19022018/colette-journaliste>. Accès en : 14 juil. 2022.

STIERLE, Karlheinz. *La capitale des signes* : Paris et son discours. Paris : Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 2001.

VOISIN-FOUGÈRE, Marie-Ange. Émile Zola et Paul Bourget : une amitié littéraire. In : LAVILLE, Béatrice (ed.). *Champ littéraire, fin de siècle autour de Zola*. Bordeaux : Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2004, p. 177-191.